

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La longue quête de soi
La trilogie de Jean-Paul Filion
Jean-Paul Filion, *Saint-André Avellin... le premier côté du monde*, Montréal, Leméac, 1975, 282 p.
Ibid., *Les murs de Montréal*, Leméac, 1977, 431 p.
Ibid., *Cap Tourmente*, Montréal, Leméac, 1980, 163 p.

Numéro 22, été 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40258ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1981). Compte rendu de [La longue quête de soi : la trilogie de Jean-Paul Filion / Jean-Paul Filion, *Saint-André Avellin... le premier côté du monde*, Montréal, Leméac, 1975, 282 p. / Ibid., *Les murs de Montréal*, Leméac, 1977, 431 p. / Ibid., *Cap Tourmente*, Montréal, Leméac, 1980, 163 p.] *Lettres québécoises*, (22), 26–28.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1981

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

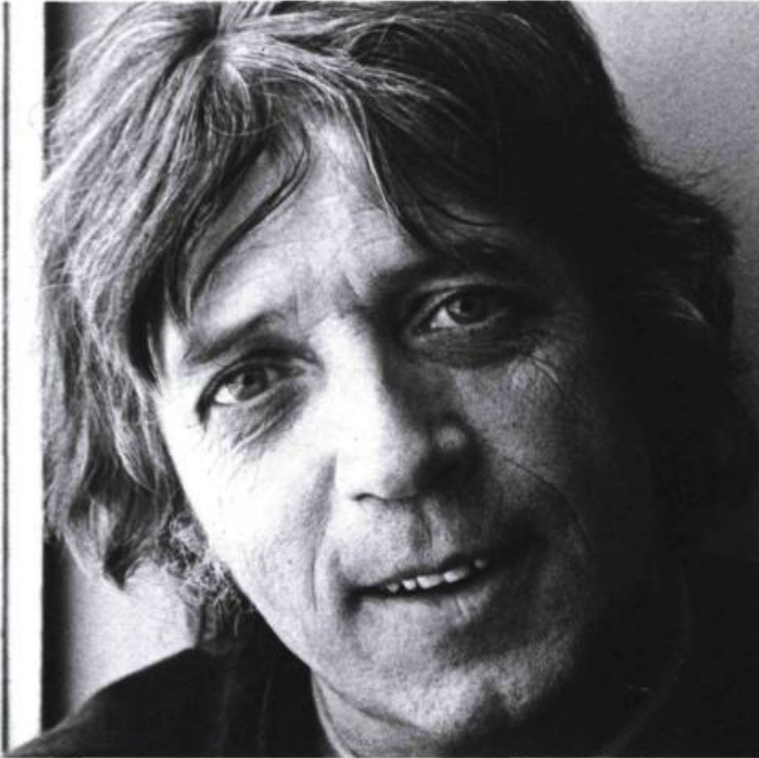


Photo : Kéro

La longue quête de soi :

la trilogie de Jean-Paul Filion

Saint-André Avellin . . . le premier côté du monde, Les murs de Montréal, Cap Tourmente

Vraiment, on se demande pourquoi Jean-Paul Filion a laissé couler treize années entre son premier roman, *Un homme en laisse* et le début de sa trilogie dont le premier tome, *le Premier côté du monde* paraissait en 1975 à la grande joie de ceux qui affectionnent le récit autobiographique. *Les Murs de Montréal* venaient s'ajouter deux ans plus tard et *Cap Tourmente* qui vient de paraître met un terme à cette aventure littéraire. Chose étrange, Filion pourtant assez bavard n'explique pas cette période de silence et c'est en

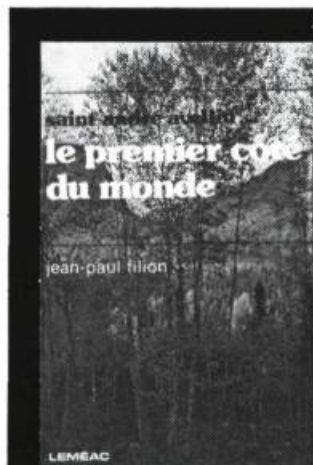
filigrane qu'il faut en découvrir la raison. Il portait en lui tout ce qu'il faut pour faire une carrière littéraire mais manquait de cette confiance en soi qui soulève les montagnes. Aussitôt que le succès lui souriait, il avait l'art de s'esquiver. Il a souvent pratiqué l'art de la fuite. Maintenant que l'âge lui a donné ce recul, ce détachement nécessaire pour avoir une plus juste vision des événements qui ont marqué son existence, il reprend la plume pour nous donner de belle façon ses souvenirs.

À la recherche de la lumière

Remontant dans le temps pour mieux s'expliquer l'origine de ses malaises existentiels, Filion dessine à larges traits le tableau de son enfance dans *le Premier côté du monde*¹. Cette entreprise de déterrement du passé n'a rien du roman proprement dit même si l'on peut lire le mot roman sur la page couverture. Il s'agit plutôt de propos qui prennent le ton de la confiance, de contes choisis dans son bagage de souvenirs et de lettres à son frère Marcel où il livre des réflexions sur les sujets les plus variés. Filion pourrait faire sienne la conception que Philippe Aubert de Gaspé défendait au début des *Anciens Canadiens* et des *Mémoires* à savoir que son oeuvre relèvera d'un peu tous les genres et que le souci de la forme en sera absent, l'auteur préférant raconter au gré de la fantaisie, glanant ici et là des souvenirs que le temps a sacralisés. Le ton adopté se rapproche de la conversation et si de nombreux termes sont écrits comme ils se prononcent c'est qu'il ne veut pas trahir le réel mais plutôt l'exalter quoiqu'il soit enclin à considérer le joual comme « une langue infirme, trahissant l'échec, la déroute et la misère d'être ». (p. 62) On retrouve constamment chez lui cette fierté de ses origines en même temps que cette lucidité qui semble avoir rongé sa conscience tout au long de sa vie.

Filion est un être hanté par une obsession : la recherche de la lumière, idéal de hauteur toujours entravé par la nécessité, la dure réalité. La lumière lui est donnée dans de rares moments de contemplation ; il doit d'autre part l'arracher à la matière par le travail. « Cette lumière dont je parle est au bout d'une bonne somme de travail dans le monde de « l'écriture » ». (p. 37) Longue est la quête vers les hauteurs lumineuses. Elle s'inscrit doublement pour lui dans la vie quotidienne dans une lutte sans fin. « Aujourd'hui, j'ai le net sentiment que tout au long de mon enfance je fus conscrit dans une lutte terrible contre

mon âge d'innocence. Lutte pour m'arracher à tout ce qui m'offensait ; lutte pour atteindre des sommets que je ne pouvais clairement nommer. Je crois avoir reçu toutes manifestations de la nature et de la vie comme des outils et des armes indispensables à mon accomplissement. » (p. 156) Devant cet horizon bouché, il se sentira à l'étroit dans l'enclos villageois et commencera à reluquer de l'autre côté du monde. La dernière image du livre nous montre un jeune homme de quinze ans sautant « la clôture de son premier côté du monde » (p. 289) et dans cette fuite, comme élevé au-dessus de son village, il admire — est-ce poésie ou ironie — « la grande rivière Outaouais pleine de lumière à craquer ». (p. 282)



Le combat contre les ombres

Dans la deuxième tranche de la trilogie, *les Murs de Montréal*² Filion garde le même ton sauf qu'il utilise le présent de narration plutôt que le passé comme c'était le cas lorsqu'il parlait de son enfance. Il actualise l'action de même qu'il hyperbolise l'image du combat. Tout devient sujet d'affrontement dans ce long récit. « Dans ce grand Montréal, que je vois comme un champ de bataille à n'en plus finir » (p. 324), il se débat contre des murs qui symbolisent toutes les angoisses et tous les obstacles qui se dressent sur sa route et qu'il doit franchir. Pendant les quelque vingt-quatre ans que dure l'histoire de sa vie à Montréal, empêtré dans des actes de survie, il n'est plus question de lumière mais de combat contre les ombres envahissantes de la ville. Lorsqu'il n'en peut plus, il se retire à la campagne où il retrouve la luminosité perdue. « On sent qu'ils envient notre air pur, notre soleil et que, même s'ils n'ont pas le courage de le dire, le poids de leur Montréal les écrase. » (p. 229) Par contre, Filion se sent également attiré par cette ville. Il y revient parce qu'il juge le milieu urbain plus propice à la création. Entre ses divers emplois de survie, il taquine le pinceau qu'il troque un jour contre la plume. « Si en peinture ç'a pas marché comme j'voulais, à partir d'à c't'heure c'est avec l'écriture que j'vas bûcher. Me battre. » (p. 298) Récit d'une quête impossible, Filion fait penser à Don Quichotte se battant contre des moulins à vents. Son désir d'accéder à une

condition meilleure se heurte continuellement à une réalité qui l'écrase ou qui lui échappe. « Les ambitions viennent-elles au monde que pour foirer aussitôt ? » (p. 184) Et c'est toujours après un succès qu'il s'effondre après un court moment d'exaltation. Une bonne exposition de peintures, le succès en chanson, un prix littéraire ne lui donnent pas le goût de continuer. Il laisse l'ombre l'envahir, les murs l'écraser. « Un rien me mêle, un rien m'impressionne et me frustre. Je voudrais tout connaître, tout savoir pour ne jamais me sentir, comme ça, dans un état d'infériorité quasiment pas supportable. » (p. 172) La ville a finalement raison de lui et l'amour vient l'arracher de ce lieu « qui pour [lui] ne veut plus rien dire ». (p. 430) Il fuit vers l'est, vers la lumière retrouvée avec sa nouvelle femme Yo. « Plus Montréal, où j'ai passé vingt ans de ma vie à franchir des murs, s'éloigne dans mon dos, plus la lumière de l'est me semble claire et chaude. Roulons, roulons... » (p. 430)

La lumière qu'il voyait derrière lui à la fin du premier tome, il la voit maintenant devant lui. Un cercle est bouclé par ce retour à la terre car Yo l'emmène à la campagne, dans « une maison protégée par le plus beau cap du monde » en le faisant « sauter [— comme par-dessus la clôture —] d'une rive à l'autre ». (p. 431)

La lumière intérieure

Le ton change du tout au tout dans le dernier tome, *Cap Tourmente*³, composé de cinquante très courts textes qui forment une longue lettre à sa femme Yo. Le seul lien qui existe d'ailleurs entre ces bouts de narration c'est Yo, le narrataire à qui il fait part de ses joies et de ses angoisses. On ne s'attendait pas à ce hiatus qui escamote en gros les années de silence dont nous parlions. Probablement que le bonheur n'a pas d'histoire car dans *Cap Tourmente* l'action a presque complètement disparu au profit de la réflexion. Après s'être débarrassé d'un passé qui lui pesait lourd, d'un temps où la douleur ne semblait plus vouloir s'abstraire, voilà Filion qui entre avec *Cap Tourmente* dans une sorte de paradis retrouvé ou du moins qu'il réussit presque à instaurer. Toutefois, cette lettre d'amour, si elle dévoile un Filion apaisé, laisse percer à l'occasion la vieille angoisse qui le ronge. Maintenant qu'il s'est lesté de son passé, il peut se pencher sur son présent.

C'est à une réflexion sur l'essence même de l'existence que nous convie Filion dans ce dernier récit. Toujours assis entre deux chaises, il ne cesse de se tourmenter, comme s'il y avait eu une osmose sémantique entre le Cap Tourmente et la tourmente intérieure qui l'agite. Tout son être oscille entre

deux pôles opposés qui l'attirent irrésistiblement. « L'homme éternellement déchiré au niveau du nombril . . . Attiré par le bas, aspiré par le haut. Malade par la terre [. . .] guéri par le ciel [. . .] (p. 142) Nous touchons là à un aspect fondamental de l'oeuvre de Filion : la voie du salut est non dans le combat au ras de la terre mais dans la verticalité des aspirations. Le désir d'ascension guérit de tout. Mais par ailleurs, il voit dans ce besoin de hauteur, de sacré un signe de notre nostalgie au ventre de la mère. (p. 143) Il y a donc chez lui cette tension quasi irréconciliable entre des contraires qui ne se rejoignent qu'à la mort tandis que son désir de repos se bute continuellement à la nécessité de l'action créatrice. Il veut d'autre part « que l'homme apprenne à devenir le dieu qu'il est ». (p. 13) Cette instance du mouvement qui lui fait souhaiter l'immortalité le pousse sans cesse à créer autour de lui un monde nouveau où immuabilité et mutation s'entremêlent pour former et reformer le paradis perdu. Le combat doit donc continuer sauf que maintenant il ne se bat plus contre des moulins à vents mais construit son propre moulin. Dans le texte, cela s'exprime dans un rapport concret-abstrait. « J'entre dans la cinquantaine avec un besoin fou d'élargir ma vision des choses, d'agrandir notre maison, de refaire de fond en comble mon plein d'énergie. » (p. 12) La matière sert en autant qu'elle puisse aider l'esprit à se transmuier, s'élever, se parfaire. Filion est arrivé dans sa terre d'élection et s'y tient planté, les yeux résolument tourné vers l'avenir. Dans ce dernier tome, presque rien

n'est dit du passé mais il est visible que ce temps qu'il a exorcisé vit encore en lui, parfois douloureusement. « Le temps presse pour moi de tuer le sang du passé pour que vivent au plus sacrant la coulée du soleil et celle de l'eau pure. » (p. 42) Et la seule façon pour lui de tuer le temps, c'est par l'écriture. C'est par elle qu'il s'élève au-dessus des contingences matérielles. Son moi intime, c'est « l'eau pure », « l'eau de vérité » et « le blanc qui élève et qui dégrasse ». (p. 116) On le voit décanter la matière, s'en extraire, s'élever lentement vers un monde où la faute — celle d'exister — est rachetée. Et c'est par l'action et le combat acharné au sein même de la matière qui lui sert de levier qu'il s'achemine lentement et sagement vers un état de sérénité. « On bâche pour se découvrir demain matin plus positif dans sa vision de tout. » (p. 56) Il est d'ailleurs révélateur de voir ce poète épris de beauté transcendante revenir toujours à des images de la terre pour nommer ses émotions. L'eau, la terre, les arbres et leurs cortèges d'images lui servent de tremplin pour s'élever en des zones aériennes et lumineuses. Car c'est encore à une quête de lumière que nous convie Filion et c'est ce qui rend l'aventure si tourmentée, le héros narrateur si souvent désorienté, déchiré, coupé d'une certaine réalité, préférant la solitude. « J'ai eu le corps en déroute, j'étais décentré, coupé de tout . . . Et ça m'a mené à la solitude que tu sais. Quand on se refuse, on gagne les faux paysages et c'est le suicide à petit feu . . . » (p. 65) En fait, ce dernier tome, s'il diffère tant des deux premiers, c'est qu'il est l'a-

boutissement d'une thérapie. Lentement, le narrateur retrouve son moi, revient au monde, retrouve son centre vital. L'amour lui sert de panacée et lui permet de se couler à nouveau à l'intérieur du monde. « J'étais « l'angoisse cristallisée » disait Gaston Miron. Imagine . . . Aujourd'hui, je suis l'envers de mon premier décor. Le matin sorti de la nuit. [. . .] Ensemble nous formons le parfait cercle rouge. » (p. 155) Ce cercle a toutefois une connotation encore fortement schizo-phrénique mais qui semble apprivoisée, euphémisée. Filion a enfin réussi à renouer avec ce passé idéal qu'il recherchait : le sein maternel. L'enclos initial qu'il avait quitté pour mener une vie de combat lui avait été néfaste et c'est par la magie circulaire de l'écriture qu'il a réussi à circonscrire sa trajectoire et à réintégrer un paradis reconquis de haute lutte. □

1. Jean-Paul Filion, *Saint-André Avelin . . . le premier côté du monde*, Montréal, Leméac, 1975, 282 p.
2. *ibid.*, *Les murs de Montréal*, Leméac, 1977, 431 p.
3. *ibid.*, *Cap Tourmente*, Montréal, Leméac, 1980, 163 p.

Si vous vous intéressez à la littérature québécoise et à nos écrivains, pourquoi ne pas vous abonner à

Lettres québécoises

C'est une revue qui leur est entièrement consacrée.

Aidez-nous à parler et à faire parler d'eux.

Lettres québécoises,
C.P. 1840, Succ. B, Montréal, Québec,
H3B 3L4

ABONNEMENT

Nom

Adresse

à commencer avec le numéro

Canada	\$ 8.00
USA	\$ 9.00
Europe	\$12.00
Institutions	\$10.00
De soutien	\$15.00